



Blandine Chavanne, Chantal Georgel et Hélène Rousteau-Chambon (dir.)

La Collection Cacault Italie-Nantes, 1810-2010

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Lettre de François Cacault

DOI : 10.4000/books.inha.10542

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2016

Date de mise en ligne : 5 décembre 2017

Collection : Actes de colloques

ISBN électronique : 9782917902615



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

Lettre de François Cacault In : *La Collection Cacault : Italie-Nantes, 1810-2010* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2016 (généré le 18 décembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/10542>>. ISBN : 9782917902615. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.10542>.

Ce document a été généré automatiquement le 18 décembre 2020.

Lettre de François Cacault

Rome, 6 Nivôse An 10 (27 décembre 1801)¹

François Cacault Ministre Plénipotentiaire de la République Française à Rome.

Au citoyen Ministre des Relations Extérieures

Citoyen Ministre

J'ai l'honneur de vous envoyer n°1 un mémoire sur la Scagliola, n°2 : un idem sur la Mosaïque, n°3 un projet pour faire mouler à Rome les objets antiques qui nous manquent n°4 un Mémoire concernant les pâtes et souffres des camées et pierres gravées.

Ces différents Mémoires m'ont été donnés pour les envoyer au Gouvernement par le citoyen Pierre Piranesi établi à Paris et qui maintenant se trouve à Rome.

Il s'agit dans ces Mémoires de procurer à la France diverses branches des Beaux Arts qui nous manquent et d'y faire passer sous des conditions qui me paraissent très raisonnables, de bons artistes romains qui en réussissant chez nous par leurs travaux, y transmettraient leur art dont ils enrichiraient la République.

En envisageant simplement la proposition comme celle de nouvelles manufactures et de nouvelles branches d'industrie mercantile, elle paraîtrait digne de l'accueil du Gouvernement mais vous y apercevrez un plus grand avantage, celui d'introduire, même dans notre luxe, la science et le génie et d'y favoriser le bon goût et le développement des talents qui vont à la postérité.

En vous faisant l'envoi de ces Mémoires, Citoyen Ministre, je ne puis résister à la tentation de vous soumettre, sur ce qui concerne les Arts en général, les idées qui se présentent en foule à mon esprit. Je n'ai pas le temps de les digérer, ni de les rédiger : je vais les dicter comme elles viendront.

L'art de mouler en plâtre les ouvrages de sculpture, de multiplier en souffres, en pâtes de verre, les camées et les pierres gravées ; celui de graver les tableaux rendent à si bon marché les chefs d'œuvre qu'ils pourraient se trouver partout et sous les yeux de tout le monde.

Si par exemple le Gouvernement Français donnait à chaque département une collection de plâtres moulés sur l'antique ; celles des souffres de Cadés et celle des gravures des meilleurs tableaux, tous les citoyens ayant sous les yeux ce que l'Antiquité et les beaux siècles modernes ont produit de plus parfait, il arriverait insensiblement que leur œil se formerait à reconnaître à discerner le beau. Alors notre nation, comme la Nation Grecque, ne souffrirait plus que des ouvrages d'un beau utile ; et les Artistes nés avec du génie ne seraient plus détournés de la grande route par la nécessité de complaire aux riches d'un goût futile. C'est le moyen d'élever aussi le menu peuple au-dessus du goût grossier.

D'un autre côté, si les modèles se trouvaient ainsi répandus dans tous les Départemens et exposés à la vue du peuple entier, il arriverait au jeune homme né pour les Arts, d'être saisi sans travail ni étude, du goût du stile vrai, noble et simple qui caractérise et rend recommandable l'ouvrage le plus médiocre des Anciens.

Les établissemens actuels en faveur des Arts attirent dans cette carrière tous ceux que leur parens y destinent dans des vues d'intérêt. Cela ne veut rien. La destination des familles ne peut pas mieux faire un Peintre, ou un Sculpteur, ou un Architecte, qu'elle ne peut produire un Poète. Voilà pourquoi depuis longtems, nous avons grand nombre d'habiles artistes et si peu de grands hommes dans les Arts.

Une Nation ne peut prétendre à la gloire des Arts qu'en réunissant à un goût formé pour le beau un nombre d'Artistes Nationaux remplis d'un génie marqué, et dont les productions égaleraient celles qui sont reconnues pour les premières et les plus parfaites. Sans le concours de ces deux avantages qui s'appuyent et se soutiennent mutuellement, on aura bien, comme les Français, les Anglais et les Espagnols, des ouvrages de grand prix, beaucoup d'habiles artistes mais peu de chefs-d'œuvre d'ouvriers nationaux, et aucune illustration comparable à celle des Grecs, ni celle des Italiens.

Comme la découverte des statues et des peintures antiques, tirées des ruines de Rome, produisit l'élan du génie des Italiens, devenus si fameux par les Arts, l'exposition dans tous les Départemens de la France des mêmes chefs-d'œuvre pourrait donner au génie français un élan aussi heureux dans la même carrière.

Cet expédient pour appeler dans la carrière des Beaux-arts, ceux qui sont nés pour la parcourir avec un grand éclat est celui d'Ulysse pour reconnaître Achille à la Cour de Laomédon.

Ce n'est pas assez d'avoir à Paris cette grande réunion de chefs-d'œuvre aux yeux du public. Ce n'est qu'en les répandant partout qu'on fera naître le gout général.

Chez les Anciens, les Beaux Arts étaient appelés par les institutions et les usages, par le goût général à toutes les choses de la vie, soit publique, soit privée : c'est ce qu'il faudrait donner aux Français avec leurs institutions nouvelles pour faire naître et fleurir parmi eux les Beaux Arts.

Toutes les différentes ramifications des Beaux Arts formaient chez les Anciens la plus vaste des manufactures, parce que le goût pour les arts était alors général et répandu dans toutes les classes.

Notre Nation ne connaît pour objet précieux que l'or, l'argent, les perles et les diamans. Les excellents objets d'art n'ont pas de valeur à ses yeux. Nous n'avons point de cheminées enrichies de sculpture, point de vases ni d'urnes enrichis de bas-reliefs, ni de coupes ciselées, ni de bagues et de coliers de camées, ni de cachets de pierres gravées, ni de vases étrusques pour conserver les cendres de nos ancêtres : nous ne servons point le vin dans des amphores. A peine avons-nous des Temples remarquables.

La magnificence des bains des anciens nous est inconnue, ainsi que celle des fontaines de Rome. Nous n'avons pas d'idée des tombeaux somptueux qui étaient placés des deux côtés, sur les grandes routes, ni de l'immensité des statues et bustes, ainsi que des ouvrages de peinture dont les Temples, les places publiques et les maisons particulières étaient ornées.

Les villes des Provinces étaient riches, en proportion de la capitale, en toutes sortes d'ouvrages d'art. Voilà ce qu'il faut chercher à faire renaître en France, si l'on tend à la régénération des Arts.

Je vois par les français qui passent ici combien ils sont disposés à recevoir d'heureuses impressions. Nos militaires, au milieu des horreurs de la guerre, ont montré à Rome qu'ils sont sensibles à la perfection des Arts. Chacun d'eux a acheté quelques camées et a emporté quelque objet de goût. Mais j'ai vu avec peine à Paris que le gouvernement ne s'occupait point à perfectionner l'empreinte des monnaies, ni celle de ses cachets de bureaux, ni celle des sceaux des Agens et des Administrations départementales, ni celle des canons et autres armes, ni celle des boutons d'ordonnance, etc.

Les plus petit objets à cet usage, qui nous sont restés des beaux tems d'Athènes sont des chefs-d'œuvre et des modèles.

On voit par tout ce qui nous reste des Anciens que le haut degré de perfection où ils s'étaient élevés dans les Beaux Arts avait influé sur tous les métiers. Il ne reste rien de l'Antiquité qui ne soit d'un goût parfait, jusque dans les formes les plus communes de leurs meubles.

Les riches d'entre nous ont des ouvriers qui tendent au même raffinement, mais que nous sommes loin d'un goût général et pur ! Si quelque chose peut nous y ramener et nous y fixer, c'est d'étaler dans tous les départements, sous les yeux de la Nation entière, les modèles séduisants, charmans que les anciens nous ont laissé. Faites connaître aux français ce qu'étaient les Grecs dans les Beaux Arts, faites le leur sentir et le goût naîtra, et il sortira de terre, du fond de nos départements, des hommes nés, comme le Corrège, pour produire des prodiges comme l'arbre donne des fruits. Les français réussissent dans tout ce qu'on est parvenu à leur faire connaître et aimer. Qu'ils aient des Arts la grande et juste idée que la vue et l'étude des ouvrages antiques donnent, ils auront les meilleurs Artistes, comme ils ont les meilleurs Acteurs, les meilleurs Danseurs et les meilleurs vins de Champagne et de Bourgogne.

Le Museum de Paris ne saurait être trop riche en collections les plus complètes possibles. Ceux des départements ne doivent présenter qu'un nombre limité des plus excellens modèles. Le Sueur n'avait vu et étudié que quelques plâtres et quelques statues venues à Paris de son tems.

La nature est le grand livre des Artistes. Ils doivent voir et étudier les ouvrages biens choisis et les plus fameux ; mais ils n'ont pas besoin, pour se former le goût, de les connaître tous, ni même d'en copier un grand nombre.

La fondation des Muséum pour les Départemens ne serait pour chacun qu'une dépense de cent mille francs, si elle était réduite au nécessaire.

Les Nations Modernes n'ont eu qu'en plus ou moins grand nombre, et que pendant un siècle et demi, des Artistes qui iront à la postérité : mais les Grecs ont eu constamment, dans tous les genres et en très grand nombre, depuis Périclès jusqu'à Adrien, des Artistes dont les ouvrages nous restent, sont tous du même stile admirable et la plupart d'une grande perfection. Comment les Grecs ont-ils soutenu aussi constamment un goût épuré ? Et pourquoi les Nations modernes n'ont-elles eu d'éclat pour les arts qu'à certaines époques ? C'est que les Beaux Arts sont partout aujourd'hui un superflu que

peut de personnes aiment à se donner, et qu'ainsi le corps des Artistes est toujours peu nombreux et réuni dans une capitale où le crédit d'un d'entre-eux qui arriva à prendre de l'autorité le subjuge et le dévoye. Si nous ne sortons pas de ce cercle étroit, il ne faut pas songer à la gloire des Arts.

Où sont chez nous les hommes en place soit supérieure, soit subalterne, qui ayent le tact d'un Léon X, des Médicis et de tant d'autres Italiens du XVème à l'égard des ouvrages d'art ? Cependant on voudra toujours diriger comme on a fait depuis Louis XIV les arts et les Artistes. Tachons de remettre au public le sceptre des arts du dessin, comme il a celui des arts à tous les théâtres.

La Nation aime la gloire : elle veut absolument obtenir celle des arts du dessin. Elle accorde des encouragemens, mais s'ils ne sont distribués au génie et au génie seul, ces encouragemens n'ont aucun effet tendant au but national. Que nous importe d'avoir eu depuis cent ans des milliers d'artistes dont les ouvrages ont brillé en leur tems et qu'on méprise aujourd'hui ?

Les Coryphées de l'école française se sont succédés en gloire éphémère depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. Ce sont les Poussin, les Germain Pilon qu'il faudrait faire revivre. Pourquoi tous les arts et les talens appartenant aux théâtres n'ont-ils jamais cessé d'aller en France en se perfectionnant ? Nos Poètes tragiques et comiques, nos Acteurs sont les premiers de l'aveu de tous les peuples. Nos danseurs sont les seuls de ce monde qui attirent l'admiration. Notre gloire nationale à l'égard des théâtres égale celle des Grecs, et se soutient de la même manière constante. Pourquoi les français ont-ils, en ce genre, une école fidèle au génie, au bon goût ? Il en serait de même à l'égard des arts de la Peinture, de la Sculpture et de l'architecture, si notre public était connaisseur, et s'il prenait le même intérêt aux Arts qu'il prend aux théâtres.

Le goût des Poètes, des Acteurs et des Danseurs n'est point assujetti à des Administrateurs d'école, ni à des distribution de prix. Tous ses efforts libres tendent à plaire au public d'un goût formé.

Il est donc évident que pour parvenir à la gloire qu'on a en vue, il faut au lieu de l'Administration des Arts qui a tout gâté en France depuis l'époque glorieuse des Poussins, des Le Sueur, des Le Brun etc. que le Gouvernement prenne de grandes mesures pour substituer à l'émulation des Artistes actuels de plaire à tel ou tel homme, la seule émulation produite par la louange du public, la seule ambition de fixer à leur ouvrage le meilleur prix dans la concurrence des Acheteurs.

Les Comédiens et les Danseurs sont en France le seul modèle de l'indépendance, en ce qui concerne leur art, de toute autre autorité que le jugement du public. Ils sont fiers et superbes : ils n'ont pas tort. En riant de la vanité de Vestris et de Marcel, on ne peut pas dire qu'elle n'ait un fondement certain et incontestable.

Aujourd'hui qu'on adopte à Paris le chant italien, cet art va naître en France où il parviendra à sa perfection, parce que la musique est jugée au théâtre public. Comment cette musique italienne a-t-elle pénétré en France par le moyen d'un Opera Buffa établi à Paris ? Les oreilles sensibles ont été saisies, éprises de son charme. Les oreilles dures ont combattu, ont résisté, mais enfin le bon goût a triomphé. Cherchons dans les choses qui ont eu du succès, l'exemple à suivre pour en amener enfin dans la carrière de la peinture, de la sculpture et de l'architecture qui coûte tant de sacrifices.

Si dans les départemens tout est à créer, parce que le goût des Arts est resté concentré dans la Capitale, les habitants n'en seront que plus susceptibles de s'éclairer promptement et s'enflammer du goût le plus pur. Rien ne résistera en eux aux impressions que doit produire la première vue des chefs-d'œuvre, tandis qu'à Paris un

faux goût combattrait encore longtemps. Il n'est aucun Département où la vue des plâtres des plus belles statues, de quelques bons tableaux et des meilleures estampes puisse manquer de produire parmi ceux qui sont nés sensibles, des amateurs et quelques Artistes. Si cela procurait seulement, dans l'étendue de la France, le bien d'attirer vers leur destination naturelle quelques génies-nés comme les Raphael, les Corrège, les Michelange, pour les distinguer dès leurs premiers pas, dans la carrière des Arts, il arriverait bientôt que les Artistes des Départements surpasseraient ceux de la Capitale. Alors il naîtrait à Paris le choc le plus intéressant entre l'ancien et le nouveau goût ; il serait livré en présence des modèles exposés dans le Muséum. Alors la concurrence des acheteurs l'animerait aussi.

Les Arts fleurissent aujourd'hui en France avec plus d'éclat que partout ailleurs. Paris a seul plus d'habiles artistes que l'Europe entière ; mais il nous faut des hommes dont les ouvrages se soutiennent à côté de ceux des plus grands maîtres des temps passés ; et pour que les arts correspondent en France à la grandeur et à l'éclat de la République, il faut que nous ayons à la fois, comme l'Italie a eu au XVI^e siècle, quatre écoles fameuses et rivales au lieu d'une seule école française dont le goût est décrié par tous les étrangers.

Si le Gouvernement, après avoir répandu dans les Départements les meilleurs modèles, fait rendre des loix pour favoriser les donations que l'amour des arts inspire, pour multiplier dans les usages de la vie, et jusqu'après la mort par des tombeaux, l'emploi des artistes, nos neveux pourront voir renaître les beaux jours de la Grèce.

L'Ecole française est vicieuse, et prétend toujours de cinquante ans à cinquante ans à une régénération. Paris a l'avantage d'offrir quelques grands Artistes d'un goût épuré, et celui de présenter au Muséum les chefs-d'œuvre de tous les âges. Cela ne suffit pas pour préserver la jeunesse des vices de notre école. C'est au milieu des monuments de Rome, et à côté de quelque maître d'un goût pur que le Bernin et le Borromini ont corrompu et brouillé ici le goût des Arts pour bien longtemps.

Nos élèves de Paris qu'on envoie à Rome après avoir gagné le prix sont trop formés dans le style français pour profiter complètement de leur séjour en Italie. Après avoir pris ce qu'ils ont pu des grandes idées qu'inspirent les monumens, ils retournent en France avec le désir de vaincre les autres artistes. Leurs portefeuilles sont pleins des idées des idées qu'ils ont acquises, mais trop souvent d'une copie incomplète du sublime de l'art qu'ils ont mal saisi. Ils s'en servent dans la composition de leurs ouvrages : mais comme le fond de leur talens n'a jamais cessé d'être de l'école française, ils y reviennent et font toujours comme les autres.

Je ne pense pas qu'il y ait rien à détruire dans ce qui est établi, mais je crois que pour parvenir au premier degré des Arts, où prétend le premier Consul pour la Nation Française, il faut laisser aller Paris, sans faire aucun fond sur son école dont il naîtra ce qu'il pourra. Nous sommes sûrs de conserver ainsi un corps nombreux d'habiles gens très respectables.

Que le Gouvernement veuille bien transmettre au chef-lieu de chaque département, les véritables grands moyens d'instruction ainsi que je l'ai proposé ; qu'il fasse tâter et chercher dans toute la jeunesse de France, s'il s'est manifesté quelque beau génie qui promette d'être un grand homme dans les Arts. Si on peut envoyer à Rome autant de ces sujets marquans qu'on en pourra découvrir, ceux là pourront devenir des Grecs, des Italiens du XVe, et agrandir un jour la gloire de la Nation. Mais je crois nécessaire qu'ils ne s'arrêtent pas à Paris, et qu'ils n'y fassent aucun étude.

Chez les Anciens, les Artistes se reproduisaient, comme il arrive dans toutes les autres professions. Il en a été de même en France avant les écoles fondées par Louis XIV et les Italiens du XVe siècle se sont également formés d'eux-mêmes.

On pourrait demander de quel droit les Artistes ont en France des encouragemens plus grands qu'il n'en a été institué pour former des Poètes, des Géomètres, des Médecins, des Avocats et des Militaires.

La vie des Peintres nous enseigne comme les grands artistes sont formés et élevés à la gloire, en vivant toujours du produit de leurs travaux, et animés du seul désir de la réputation qui en augmenterait le prix, et réglait leur fortune.

Je vois ici le fameux Canova, né dans une petite Commune de l'Etat Vénitien, mais près d'une Capitale où tout respire le génie des Arts. Son talent pour la sculpture commença à se développer. Il fit, sans avoir vu l'antique, un groupe d'Icare d'un naturel et d'une vérité charmante. Des amateurs l'aidèrent. Il vint à Rome où ses ouvrages ont eu du succès, où il s'est élevé de degré en degré au plus haut de la réputation. On s'arrache ses ouvrages en les payant ce qu'il veut.

Denis, né à Bruxelles au milieu des peintures flamandes, a senti l'impulsion du génie. Il a fait des tableaux pour ses citoyens. Le marchand de tableau Le Brun, passant à Bruxelles, vit ses ouvrages, en fut charmé. Il l'amena à Paris : il l'envoya en Italie ; et le secours d'un tel ami pendant les premières années qui a été compensé par des tableaux fournis en échange, a suffi à l'Artiste de génie. Il vend aujourd'hui ses ouvrages le prix qu'il veut. Le Général Murat vient d'en payer un six mille francs.

C'est ainsi que se sont formés tous les grands hommes, soit dans les sciences, soit dans les arts. Tous les grands écrivains, en suivant l'instruction générale établie, qui était d'apprendre le latin, ont connu les Auteurs anciens, et cela a suffi pour développer le génie de ceux qui en avaient. Cet exemple prouve que c'est la vue et la connaissance de ce qui nous est resté de plus beau de l'Antiquité, qui peut faire éclore le génie et perfectionner le talent. Cela suffit seul à former dans une Nation un public bon juge, et des Auteurs et des Artistes excellents.

Depuis cent ans, les institutions pour les Beaux Arts tendent bien chez nous à former nombre d'Artistes, mais aucun public n'est formé en même temps pour les juger, ainsi que cela est à l'égard des auteurs. Les Artistes font accroire en France ce qu'ils veulent. Ce sont les artistes eux-mêmes qui entre eux se sont distribués en France le nom et la réputation.

Notre admiration pour les arts n'a été qu'une admiration soufflée et non sentie : et j'en trouve la preuve de l'abandon que notre public fait tous les 25 ans de l'estime des Artistes morts, pour admirer les nouveaux Coryphées. Cela vient de ce que les artistes donnant la loi, les vivants la donnent toujours en faveur des vivants. Ils trompent les riches qui achètent leurs ouvrages sur parole, et le Gouvernement qui croit faire merveille en ordonnant de prétendus chefs-d'œuvre. Le mal vient de n'avoir pas songé à la généralité des français dans l'institution de ce qui concerne les Arts, et de n'avoir pas considéré qu'aucune manufacture ne se perfectionne sans devenir d'une consommation générale : qu'ainsi dans les arts et métier, il faut principalement, pour les favorites, enrichir les consommateurs et tacher qu'ils aient du goût. Les artisans du luxe doivent être jugés et payés par eux-seuls. Autrement tout reste à la charge du Gouvernement et y reste en pure perte.

Je mets en fait que le morceau d'Architecture le plus pur et le plus sévère qui ait été élevé depuis longtemps est le théâtre de la Comédie à Nantes, sur le dessin du Citoyen Crucy, né dans cette ville avec un grand génie pour son art, développé par des études

sérieuses à Paris, qui lui méritèrent le prix. Son talent heureux ne s'est nourri en Italie que de l'étude de l'antique avec une persévérance la plus rare. Il a reporté et conservé dans son Département ce goût pur. Il est fâcheux que d'autres entreprises plus lucratives l'aient détourné de son art. Il laissera pourtant à Nantes divers monuments. Mon frère, qui a étudié vingt ans de suite à Rome la peinture, a fait présent à notre ville de Nantes, pour orner la grande salle de la Municipalité, d'un immense tableau représentant la mort de Caton : c'est un bel ouvrage du stile le plus simple et le plus vrai. C'est le résultat des études de sa vie entière. Il y a aussi à Nantes un Sculpteur très habile nommé Lamary, qui avait gagné le prix à Paris, et dont les études à Rome ont été très bonnes.

Je cite ces trois hommes pour faire connaître que les Départemens ne sont pas aussi éloignés qu'on peut le croire, de s'élever promptement à la gloire des Beaux-arts.

J'ai à ma petite Campagne, près de Nantes, une collection de tableaux respectables, et un grand nombre d'estampes d'Artistes. Vous voyez qu'il ne manque pour l'instruction du public, dans cette ville, que les plâtres des statues antiques, les souffres et les pâtes de Cadés. Quand le Gouvernement aura donné ce nouveau secours, le goût du public aura complètement de quoi se former dans le département de la Loire inférieure et je ne fais pas de doute qu'il ne s'élève à Nantes une école des Beaux-Arts.

Si le Gouvernement le prend à cœur, la même chose naîtra dans le Chef-lieu de tous les Départemens ; et alors l'ensemble des Beaux-arts, qui n'est aujourd'hui en France qu'une pyramide renversée, se replacera sur une large et solide base. Sans cela, ne nous flattons d'aucune espérance d'égaler les Anciens. Nous resterons, par comparaison avec eux des pygmées en ce qui concerne les Beaux-arts.

La généralité de la Nation, qui habite les Départemens n'ayant pas vu jusqu'à présent, les monumens où elle ait pu reconnaître l'idée de bon style, est livrée en proie au faux goût de la Capitale qui lui envoie ses estampes et quelques tableaux. Elle ne peut faire de comparaison ; et ce n'est qu'en jugeant qu'on a le sentiment de la vérité du beau.

Le Gouvernement de la République ne peut pas offrir aux Français les monumens qui sont dans Rome, mais il peut, au point de grandeur où il s'est élevé, fournir à la Nation au moins en plâtres et en souffres, ce que l'architecture a produit de plus excellent. Il faut accoutumer les yeux de tous à voir, à copier des choses sublimes ; et de grands Artistes paraîtront alors, comme il a paru en France tant de Guerriers.

Si l'on peut faire renaître en France les Beaux Arts, tels qu'ils ont été chez les Grecs, on rendra à la Nation le plus grand service. Il ne suffit pas d'y consacrer de très grands moyens qui ne peuvent réussir qu'autant qu'ils sont dirigés dans des voies saines. Une nation aura toujours à craindre les inconvénients du luxe. Le plan sur moyen de s'en défendre est d'y appeler les Beaux-arts. Alors le superflu même est placé en richesses solides ; et les hommes consacrés au luxe deviennent des citoyens illustre.

Si les ouvrages de la sculpture en marbre, en pierre de toutes espèces, étaient chez nous comme chez les Anciens d'un usage général, il en résulterait des avantages énormes dans notre commerce, et dans l'industrie intérieure qui est la principale force de l'Etat. On exploiterait des carrières : on découvrirait des pierres de toutes les qualités qui sont enfouies dans nos montagnes et auxquelles l'art donnerait de la valeur.

De nouveaux soi-disant artistes font dans nos départemens les Architectes, et viennent d'essayer de percer la foule. Ce sont les Ingénieurs des Ponts et Chaussées. Ils peuvent très bien dire où un pont doit être placé ; comment ce pont a moins à redouter de l'impétuosité des eaux : ils n'ignorent rien de ce qui se calcule. Si on ne les repousse, nous allons retourner à la barbarie et au stile gothique. Où ces citoyens ont-ils vu une

colonne parfaite, un chapiteau, un entablement antique ? Ont-ils pû prendre la moindre idée d'un profil correct ?

Si l'on peut parvenir un jour à placer dans nos Départemens les plâtres des parties d'Architecture les plus sublimes qui nous sont restés des anciens, l'ensemble de la composition des édifices pouvant être rendu par des estampes, alors les Ingénieurs pourront devenir des Architectes supportables sans avoir vu l'Italie : car non seulement il faut voir les monumens anciens pour avoir l'idée du beau en Architecture, mais il faut encore en avoir étudié, mesuré, copié tous les restes avec une persévérance si grande que peu d'hommes en sont susceptibles. Voilà pourquoi les grands Architectes sont si rares, même en Italie ; voilà pourquoi les yeux sont blessés à Paris de trouver partout des colonnes et des caricatures de l'antique et presque rien de parfait et de pur comme la Rotonde.

Il n'y aura jamais que la verge de fer du public éclairé qui pourra réduire des français à la patience, aux travaux inimaginables sans lesquels un Artiste, quel génie qu'il ait reçu de la nature, n'arrivera point à la perfection. Les efforts du Gouvernement doivent donc plutôt tendre à créer des juges des Arts qu'à créer des Artistes qui alors naitront d'eux-mêmes.

Pour parvenir à ce but, introduisons en France tous les arts secondaires qui pourront faire percer dans les maisons dans les Départemens, des objets propres à éveiller le goût des Arts. Appelons en France les Maîtres d'Italie dans l'art de la Mosaïque, de la Scagliola, dans celui où les anciens ont tant excellé, des pierres gravées, des camées, et cherchons à multiplier, à répandre partout les plus fidèles copies des premiers chefs-d'œuvre.

Le sentiment dont je suis animé, les vues que je propose, résultent de mes réflexions pendant vingt ans que j'ai passé en Italie, après avoir vu précédemment et cette contrée, et l'Allemagne, et la Flandre, et la Hollande, et l'Angleterre avec une très grande passion pour les Beaux Arts. C'est aussi le résultat des conversations approfondies que j'ai taché d'avoir avec les meilleurs Artistes vivans, et avec les Amateurs Philosophes. Tous gémissent de ce qu'il a toujours manqué à l'Europe Moderne un public éclairé dans les Arts, et reconnaissent qu'on ne peut les régénérer en grand que dans la manière que je viens d'expliquer, et surtout régénérer d'une manière solide, et qui puisse aller toujours en se perfectionnant.

Je ne finirai point, Citoyen Ministre, s'il ne fallait pas s'arrêter et terminer enfin ce qui est devenu un volume.

J'ai l'honneur de vous saluer respectueusement.

Cacault

NOTES

1. Lettre du 6 Nivôse An 10 (27 décembre 1801), Rome, de François Cacault, Ministre Plénipotentiaire de la République Française à Rome, à Charles-Maurice de Talleyrand, Ministre

des Relations Extérieures (Archives du Ministère des Affaires étrangères, une copie conservée à la documentation de la Garenne-Lemot). La transcription de la lettre de François Cacault a été réalisée par Julie Rohou.